

HOSOMI Kazuyuki

La littérature mineure d'expression japonaise

De la vengeance du poète Kim Shijong
sur la langue japonaise par la langue japonaise

traduit par Sekiguchi Ryoko

La marche précipitée du Japon moderne est profondément liée à son expansion politique et militaire dans divers pays d'Asie depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle. L'occupation de Taïwan en 1895, l'annexion de la Corée en 1910 et la fondation de l'État vassal du Mandchoukouo en 1932 en sont des exemples caractéristiques. Les rêves impérialistes de domination extérieure du Japon ont finalement été réduits à néant après la défaite de 1945. Mais cet échec ne pouvait pas ne pas céder la place, aussi bien dans les anciens pays colonisés qu'à l'intérieur du Japon, à une nouvelle situation de post-colonialisme. Le rapport aujourd'hui tendu entre Taïwan et la Chine ne s'explique pas sans référence à la domination coloniale qu'y exerça le Japon pendant un demi-siècle. Plus encore, la Corée demeure coupée en deux, entre la République de Corée et la République Démocratique Populaire de Corée, deux pays séparés par le 38^e parallèle, ce qui est le fruit du génie militaire du gouvernement japonais. L'histoire moderne des invasions du Japon impérialiste paraît sans incidence sur la « poésie contemporaine » japonaise d'après 1970. Mais il ne faut pas négliger que la langue japonaise elle-même a connu des bouleversements cruciaux, et des phénomènes de « distanciation » intérieure, lors de ces invasions de pays asiatiques environnants, puis lors de la défaite japonaise.

Au cours de la guerre contre la Chine, puis contre les États-Unis et l'Empire Britannique (la guerre dite de « Grande-Asie »), la domination coloniale et militaire du Japon a contraint de nombreux colonisés à « émigrer de force » au Japon, pour y occuper les postes les plus pénibles. Pour les seuls immigrants de la péninsule coréenne, on compte un million cinq cent mille personnes déplacées. S'y ajoute l'immigration inévitable de ceux qui, légalement ou illégalement, venaient tenter leur chance de réussite économique au Japon. Ainsi le Japon et la langue japonaise ont reçu tout d'un coup en leur sein, ces gens dont la langue maternelle et l'ethnie différaient de la leur.

Nombre de ceux qui ont survécu à la guerre sont rentrés dans leur pays lors de la défaite du Japon et de la libération de la domination japonaise (qu'on appelle en coréen « le relèvement de la lumière »). Mais environ six cent mille Coréens sont restés au Japon. Et dans des conditions de vie difficiles, sous la pression et le racisme des Japonais, persistants après la guerre, des générations successives d'immigrants ont tissé des formes d'expression littéraire qui débordent largement les catégories de la « littérature japonaise » existante. Cette généalogie se poursuit jusqu'à aujourd'hui, l'écrivain Yang Sugil ou avec par exemple l'écrivain femme Yu Miri, les plus appréciés au Japon de nos jours.

Or les ouvrages écrits par des résidents coréens, ou d'origine coréenne, au Japon sont appelés « littérature des écrivains coréens résidant au Japon ». Cette littérature serait ainsi un exemple concret de ce que Deleuze et Guattari ont appelé « littérature mineure », version Extrême-Orient. On connaît leur définition de la littérature mineure : « Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure ». Aussi, les trois critères qu'ils établissent pour la littérature mineure se retrouvent dans la « littérature des écrivains coréens résidant au Japon » : « une langue déterritorialisée », « que tout y est politique », « que tout prend une valeur collective ».

Nous voulons présenter ici l'un des exemples de cette « littérature mineure » née dans les années cinquante, et florissante depuis les années soixante-dix jusqu'à aujourd'hui, et dont l'un des effets majeurs aura été d'établir une distance au sein de la langue japonaise, de l'intérieur. L'un des représentants éminents de cette production littéraire est le poète coréen Kim Shijong, résident au Japon.

Kim Shijong est né à Wonsan (actuellement en Corée du Nord) en 1929, de parents coréens. Il passe son enfance dans l'île de Cheju (au sud de la péninsule coréenne), où réside la famille de sa mère. À l'époque, la péninsule coréenne comme l'île de Cheju sont soumises à l'éducation réservée aux « Peuples de l'Empire », dont le sommet hiérarchique est l'empereur japonais. Interdiction d'utiliser la langue coréenne, modification même des noms sur le modèle japonais : telle était la domination culturelle japonaise à l'égard des Coréens. Dans cette situation, ironiquement, le jeune Kim Shijong s'est distingué dans les disciplines imposées – « langue du pays (langue japonaise) » et « chants pour enfants (en langue japonaise) ». Il apprit le japonais comme pour oublier entièrement le coréen, sa langue maternelle. Or il va de soi que la domination culturelle ne se limitait pas à la langue. La mentalité établie sous le régime impérial et le mode de pensée japonais aussi se sont profondément enracinés en lui. Le jour de la défaite du Japon, Kim Shijong, alors âgé de quinze ou seize ans, espérait même que le miraculeux « Kamikaze¹ » soufflerait.

Contrairement à ses compatriotes de l'île de Cheju, Kim Shijong n'arrivait pas à se réjouir du « relèvement de la lumière » du 15 août 1945. C'est le souvenir d'un chant qui a finalement fait de lui un « Coréen » : le « chant de Clémentine », que son père lui chantait en coréen. À la fin du mois d'août, après la défaite japonaise, les sonorités de la langue coréenne sont revenues aux oreilles du jeune garçon dans ce « chant de Clémentine », lui qui, seul sur la jetée, ne chantait plus que des chants militaires ou des chants pour enfants en japonais.

C'était un chant que j'aurais dû oublier il y a bien longtemps, mais mon cœur le conservait intact avec les paroles. Le chant que j'avais appris dans mon enfance, sur les genoux de mon père, à la pêche, en chantant avec lui. Butant sur les mots, avec les gestes, avec les voix intérieures qu'ils avaient confiés au chant, mon père et ma mère m'avaient ainsi donné la langue physique qui demeurerait en moi. J'ai enfin commencé à comprendre la tristesse de mon père, et cette tristesse a débordé et m'a baigné. J'ai appris à ce moment-là qu'il y a des paroles que l'on transporte avec son corps.

1 Au sens premier, le « vent de Dieu » qui souffle pour protéger le pays en cas de danger.

C'est ce qu'écrit Kim Shijong dans un essai intitulé « Le Chant de Clémentine ». Il apprit ultérieurement que ce chant était à l'origine un chant folklorique des États-Unis ; mais le chant qu'il chantait avec son père était l'incarnation de la langue coréenne en tant que « langue physique » qui était ancrée en lui.

Depuis, il se remet à apprendre le coréen comme s'« il accrochait ses ongles sur les murs », et il milite pour la réunion de son pays natal sous un régime socialiste. Lors de l'« affaire du trois avril » qui éclate sur l'île de Cheju le 3 avril 1948, il compte parmi les plus jeunes membres de la guérilla insurgée. L'« affaire du trois avril » a marqué les débuts de la Guerre Froide par une sévère répression exercée contre les habitants de l'île par le gouvernement militaire américain. En moins d'un an et demi, plus de soixante-dix mille personnes, l'équivalent d'un quart des habitants de l'île, auraient été assassinées. Dans ces remous, Kim Shijong a tenté de s'évader, au risque de sa vie, pour le Japon, seule destination des bateaux clandestins.

Dans le Japon de l'après-guerre, Kim Shijong rencontre nombre de ses compatriotes obligés d'utiliser le japonais comme langue courante. Et il se remet à écrire des poèmes en « japonais », dans ce mouvement, tout en participant aux activités politiques de l'organisation des Coréens résidant au Japon. Selon ses propres mots, il a énormément « investi » dans la langue japonaise. C'est pourquoi son but devient, pour de longues années, de prendre sa vengeance sur la langue japonaise, par la langue japonaise. Kim Shijong avance aussi cette thèse : « Ce sont en majorité des résidents coréens au Japon qui vivent l'union du Nord et du Sud ». Par là, il a essayé d'entrevoir, depuis le lieu des « résidents coréens au Japon », l'unité encore fictive de son pays natal.

Mais dans la seconde moitié des années cinquante, son activité littéraire en japonais, en collaboration avec quelques autres écrivains tel le jeune poète Yang Sugil, devient la cible de critiques virulentes. L'accusation de « nihilisme contre l'intérêt national » est lancée par l'organisation des Coréens au Japon, alors très liée à la Corée du Nord, et fortement nationaliste. À l'époque, l'organisation acceptait seulement que l'on s'exprime en coréen, et n'admettait pas l'écriture en japonais.

En conséquence, Kim Shijong fut pratiquement conduit à l'« interdiction d'écrire », pendant plus de dix ans.

*Je ne connais pas cette terre.
Mais
moi
Je suis un lombric
nourri par ce pays.
Le premier pays
qui m'a appris
la posture du lombric.
Sur cette terre donc
ma réhabilitation en homme
doit être exaucée.
Ou plutôt
accomplie.*

C'est là un extrait du début de son troisième livre, *Niigata*, publié en 1970 après une longue période d'« interdiction d'écrire ». Ce livre est composé d'un long poème en trois

parties. Le titre « Niigata » vient du nom d'une ville du Nord-Est du Japon, près de la mer du Japon. Juste au nord de la ville de Nigata passe le 38^e parallèle. Et dans les années soixante, les « bateaux de retour » pour la Corée du Nord partaient souvent du port de Niigata. À l'époque, l'Organisation des Coréens résidant au Japon encourageait le mouvement de retour vers la Corée du Nord dans tout le Japon. Mais pour Kim Shijong, « retourner » dans l'une des parties de son pays natal divisé était loin d'être la solution du problème. Contrairement à un tel « mouvement du retour », passer le 38^e parallèle par l'acte d'écriture lui-même était la visée de *Niigata*.

*Dans ce pays
je franchis
la latitude fatale.
À la recherche du point de départ où
le bout d'une corde
de l'ensorcellement de soi-même est pendu
le tronc peu de poils suant le sang
de tout mon corps
j'ai entrepris
le mouvement des annélides*

En creusant d'innombrables tunnels profondément enfouis sous la route officielle de l'histoire lumineuse, le « lombric » se tortille en suant son sang vers la « latitude fatale ». Le 38^e parallèle devient alors non seulement la coupure qui divise la Corée du Sud et la Corée du Nord, mais aussi toutes les lignes de démarcation qui empêchent la « réhabilitation comme homme » de Kim Shijong. Pour Kim, écrire en japonais n'était rien d'autre que la poursuite du « mouvement des annélides » à la façon d'un « lombric », dans la langue japonaise, à travers la langue japonaise.

En 1983, Kim Shijong publie *Débris de Kwangju*, composé d'une série de poèmes sur l'« affaire Kwangju » de mai 1980. L'« affaire Kwangju » est l'opération armée qui a vu les citoyens de la ville de Kwangju, en Corée du Sud, réprimés dans un bain de sang par les militaires de Chun Doo-Hwan, qui a pris le pouvoir après l'assassinat du président Park Chung-Hee. Kim Shijong, séparé de Kwangju par la mer, a observé depuis le Japon ces événements tragiques, et en a rendu compte dans une série de vingt et un poèmes.

*Des jours passent
se fondant aux jours
le jour arrive
À l'aube
ou au crépuscule
tombe la planche
grince la corde
Mai s'achève
Si les jours ne font que s'écrouler
c'est le vent.
Toi,*

*même la vie
est soufflée
par le vent.
Dans la lumière du jour limpide.*

C'est le début d'un poème intitulé « Les Os », qui évoque cinq jeunes condamnés à la potence. Dans *Débris de Kwangju*, Kim Shijong n'élève pas une voix accusatrice. Ni même la voix de la souffrance. Il aiguise avant tout son lyrisme et ses idées. Mais la nature de ce lyrisme diffère sensiblement de celui que l'on rencontre le plus souvent dans la poésie japonaise qui tend à séparer le plus possible enjeux politiques et poésie. Le texte se clôt par cette phrase : « Kwangju est cette lumière crue aveuglante des ténèbres »¹. Les mots « lumière » et « ténèbres » incarnent, comme le « vent », la figure vivante de l'audacieuse poésie contemporaine de l'époque des massacres. Dans ce sens, il ne fait aucun doute que *Débris de Kwangju* est l'un des livres représentatifs du xx^e siècle en Asie orientale.

Plus de cinquante ans ont passé depuis l'arrivée de Kim Shijong au Japon et ses débuts dans l'écriture. Mais il est toujours actif et continue à se « venger » sur la langue japonaise par la langue japonaise. En conclusion, nous allons présenter la fin du poème intitulé « Loin d'ici » extrait de son dernier livre *L'Été des fossiles* (paru en 1988).

*Là où je finis par habiter
est le lieu où cent ans ont cessé de penser
Cent ans ont passé mais là vers où part ma pensée
est le lieu où hier demeure dans le crépuscule
Loin du pays natal loin de l'étranger
Mais pas si loin ni de l'un ni de l'autre
Encore loin d'ici encore proche d'ici même*

Cette expression qui semble purement personnelle est en même temps très « politique » et « collective ». Et, plus la définition de l'« ici même » se précise et se répète, plus la perspective du pays natal et de l'étranger s'impose comme interminable revirement. Mais sans doute le lieu le plus universel se situe en cet « ici ». En ces jours de nouvelle diaspora, la littérature mineure d'expression japonaise de Kim Shijong continue à mettre en évidence l'existence d'un tel lieu, un lieu d'Extrême-Orient.

1. Le nom Kwangju signifie la « ville de la lumière ».